

## La grande absence à la mémoire de Jacques Ferron

Jean Marcel

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40068ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcel, J. (1985). La grande absence à la mémoire de Jacques Ferron. *Lettres québécoises*, (39), 8–9.

# La grande absence

## à la mémoire de Jacques Ferron

Photos: gracieuseté Madeleine Ferron

Le *Globe and Mail* de Toronto n'y est pas allé chichement: «[...] il fut l'un des esprits les plus brillants et les plus intelligents à avoir jamais tenu la plume sur ce continent» (R. Ellenwood, 2/05/85). Sans compter qu'on n'a jamais cessé ici même, avant qu'il ne fût plus, de proclamer qu'il était le plus grand — «un classique» déjà, disait de lui son éditeur, admirateur et ami Victor-Lévy Beaulieu. Sans doute suffit-il déjà de l'affirmer, du moins de le reconnaître. Encore faut-il pouvoir rendre compte de cette exceptionnelle grandeur et de ce que désormais elle signifiera. Et il y a tant à dire qu'on se prend de vertige devant la tâche.

L'oeuvre étonne tout d'abord par son ampleur, peu commune en nos parages — plus d'une trentaine de livres dans une carrière qui fut somme toute assez brève — sans compter les inédits, le millier de textes épars publiés ici et là, enfin ses énormes correspondances à travers le monde; ce qui devrait au total faire presque autant que l'oeuvre connue<sup>1</sup>. Elle étonne ensuite par sa diversité: contes, romans, théâtre, essais — couvrant ainsi le champ entier des genres communément pratiqués par les écrivains, rarement tous à la fois par un seul. En réalité, de ce point de vue, elle ne connaît qu'un concurrent sérieux: Voltaire. Bien astucieux celui qui oserait répertorier dans un index des thèmes la totalité des sujets ne serait-ce que des essais: cela va de l'univers de la politique (celle du Tiers-Monde comme celle du pays) à la peinture de la Renaissance et à la pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve; de la médecine clinique ou pratique à la culture du chanvre ou du tabac; des écrivains mineurs du 18<sup>e</sup> siècle (qu'il affectionnait particulièrement) à la mythologie haïtienne, en passant par l'histoire, la très petite et la très grande, et par une infinité d'autres voies. Une chose est acquise: il ne conviendra jamais qu'on le

réduise à l'un ou l'autre de ses thèmes tant ils sont innombrables, tant chacun se voit traité avec le soin et la curiosité d'un encyclopédiste.

D'une aussi vaste diversité sont encore les timbres et les tons sur lesquels se déploie l'immense fresque en symphonie de ses écrits: depuis la drôlerie la plus désopilante jusqu'au pathos le plus déchirant, depuis la polémique la plus mordante jusqu'à la tendresse la plus subtile.

Et passe sur tout cela le souffle d'un style unique et singulier, un des miracles de la langue française contemporaine, qui est tout à la fois une vision, un humanisme, une option sur le monde, inimitable, unificateur et unifié, tel aux premières lignes de *Martine* (1948) qu'il est resté jusqu'aux dernières pages de *L'exécution de Maski* (1981).

Il en résulte, certes, une oeuvre difficile — parce qu'il est de la nature des oeuvres de quelque conséquence d'obtenir du lecteur un tant soit peu d'effort. Et cette oeuvre suscite une lecture particulièrement créatrice, d'où elle tire tous les effets de sa modernité. Mais les témoignages récents, parfois touchants, surtout depuis le 22 avril, indiquent que ses lecteurs les plus assidus comme les plus fervents se recrutent parmi ceux qu'on pourrait appeler les «lecteurs silencieux», ceux qui n'ont point de tribune et qui en conséquence ne rendent point publics leurs sentiments de lecteurs.

Malgré tout, cette oeuvre curieusement circulait peu, eu égard à l'audience qu'elle aurait dû et pu toucher, et il en fut ainsi pour une raison qui ne tient précisément pas à sa difficulté. Son auteur, par un singulier paradoxe, mit autant de soin à la composer scrupuleusement et



Madame Ferron, Madeleine et Jacques en 1927-

assidûment qu'il en mit peu à la diffuser — c'était un homme d'une extrême modestie qui ne s'est jamais soucié de pratiquer sur son oeuvre, comme tant d'autres, une sorte de mise en scène qui ressemble au marketing — s'il eut son heure de gloire publique ce fut bien plutôt par ses interventions dans le monde politique. Que l'on songe seulement qu'entre 1948 et 1965, il n'eut même pas d'éditeur et se publiait lui-même à compte d'auteur et à petit tirage — ce qui révèle la conception assez humble et artisanale qu'il se faisait de son métier. Il n'empêche qu'il eut dès cette époque son public attentif et une presse critique qui le remarquait déjà dans sa singularité.

Outre ce public, qui s'agrandit avec la prise en charge, entre 1965 et 1981, par les bons éditeurs (Parti Pris, Déom, HMH, les éditions du Jour, Leméac, VLB éditeur), il eut un véritable «club» à l'étranger, particulièrement au Canada anglais où il était vénéré à travers les plus que talentueuses traductions de Betty Bednarski et Ray Ellenwood; en France (certaines années, ses textes figuraient au concours du baccalauréat) où il jouit d'une réputation rare dans un «petit noyau»; et, curieusement, dans les pays de l'Est où il a été traduit très tôt en tchèque, en polonais — trois jours avant sa fin je lui annonçais que la Bulgarie venait à son tour de se déclarer: on allait y traduire d'un seul tenant *La nuit*, *Papa Boss* et *L'amélanchier*. Une traduction des

contes en chinois est présentement sur le métier. C'est donc dire que son public principal est désormais à l'étranger — le public québécois n'a pas à en être jaloux. Cela illustre seulement, si besoin était, la juste mesure de l'oeuvre par tout ce qui en a été dit ci-devant.

Il nous aura appris, que dis-je, il a toujours à nous apprendre que ce que nous appelons lettres, littérature, textes ou écriture ne constitue en réalité qu'un mode unique d'une même transativité dirigée vers la transformation de la conscience. Aucune oeuvre, ici du moins, ne vise autant, parfois jusqu'au pathétique, à agir, ne fût-ce qu'à opérer ces mutations, brusques ou imperceptibles, de la sensibilité par lesquelles sans cesse nous devenons. L'imaginaire magnifique que l'oeuvre révélait alors avait, certes, cette gratuité féérique des grandes entreprises, mais c'était pour mieux retourner au réel qu'il avait pour mission de transfigurer — avec une puissance souvent telle que l'oeuvre prit à la longue l'allure d'une lente et précise ponction sur sa vie.

Je n'ai jamais, pour ma part, connu d'être aussi fondamentalement bon — il voyait et regardait le monde avec une commisération faite de silence autant que de désespérance: il avait tout compris — comme son inoubliable chevreuil, dans *Cotnoir*, «aperçu une fois par un matin d'automne, qui regardait Montréal et ne comprenait pas». Mais on peut à la fois comprendre sans comprendre et le monde



et soi-même et n'être pas l'artiste accompli qu'il était avant tout: là est sa vraie mesure. Non pas dans ce qu'il percevait, mais dans ce qu'il était en mesure de rendre — et cette mesure était le fruit, par conjugaison, d'un labeur qui fut sa souffrance et d'une étincelle vive, ineffable, qui ne s'éteindra plus — puisqu'elle est ce qui nous reste. S'il se survit, c'est par ce dépassement qui est cette oeuvre même.

Gide se fit fort un jour de prétendre que toute la littérature universelle ne semblait figurer que comme une note en bas de page du second *Faust* de Goethe. N'y allons pas chichement, nous non plus; doublons seulement la mise du *Globe and Mail*: la littérature de ce continent n'apparaîtra plus quelque jour que sous la forme d'une glose dans la marge de la *Nuit* ou de *L'amélanchier*, de la *Charrette* ou du *Saint-Élias*, des *Contes* ou du *Cheval de Don Juan*, des *Escarrouches* ou du *Ciel de Québec* — avec le génie, c'est l'avantage, qu'on a le choix... À ce mot de «génie», je bronche: je ne l'aurais pas employé de son vivant — ce qui me rappelle trop cruellement qu'il n'est plus là et qu'il est inconvenant de vouloir rendre compte d'une aussi grande absence. □

Jean Marcel.



Madeleine Lavallée, femme de Jacques Ferron. Robert Cliche, Jacques et ses deux soeurs, 1978.

1. Pour l'impressionnante bibliographie complète et exhaustive, on se reportera au récent et excellent *Jacques Ferron polygraphe* de Pierre Cantin, éd. Bellarmin, 1984 (voir René Dionne, *Lettres québécoises*, no 38, Été 85, p. 66.)